SAINT LAURENT
DECOUVREZ LA NOUVELLE COLLECTION

ABONNEZ VOUS
1 AN = 29.95 €
S'ABONNER

ACTUALITÉS | FRANCE
Mis à jour le 17.02.2015 à 16h00 | Publié le 14.01.2015 à 14h30

Photo SOFIA SANCHEZ ET MAURO MONGIELLO POUR VANITY FAIR

Jean Nouvel, photographié en juin, ignore quand la salle de concert de 2400 places recevra le premier orchestre. Prévue initialement en 2013, l'ouverture devrait avoir lieu en 2015.

Un an d'enquêtes exclusives
Le chantier de la philharmonie de Paris qui les rend tous fous

La philharmonie de Paris devait être le chef-d'œuvre de Jean Nouvel. Mais l'architecte se dit victime de technocrates pressés qui ont dénaturé le projet. Même si le coût a triplé en dix ans, il exige de nouveaux crédits pour terminer le bâtiment. Sans quoi, clame-t-il auprès de François Hollande et de Bertrand Delanoë, cette grandiose salle de concert sera ratée. Alors que la salle ouvre enfin ses portes le 14 janvier et que Jean Nouvel a annoncé qu'il ne participerait pas **à l'inauguration**, Claude Askolovitch raconte les dessous d'une bataille épique où s'entrechoquent rêves de grandeurs, ambitions politiques et enjeux financiers.

À l'échelle de l'éternité, pas de doute, tout sera sublime. Mais c'est au présent que l'on souffre et Jean Nouvel, bâtisseur pour l'histoire, a du mal avec les contingences. Au printemps 2013, le plus grand architecte français vivant tempête à Paris. Il veut voir Dieu, le président de la République, le monarque. Il a une injustice à lui soumettre. Il veut lui parler de la philharmonie, la salle de concert de 2400 places qu'il a reçu pour mission d'ériger à Paris – son espérance et sa doléance. Il doit lui dire, à François Hollande, que des malfaisants abîment l'œuvre, qu'on le paye mal, qu'on travaille mal. On bâcle le projet, on construit sans lui, l'architecte en titre, spolié, bafoué... Mais Nouvel tempête en vain, l'Élysée ne s'ouvre pas et c'est dans cette désolation qu'on le rencontre, dans son atelier du XIe arrondissement.

ADVERTISING

inRead invented by Teads

« Un architecte essaye de témoigner d'une époque et d'une situation », me dit-il ce soir de juin, dans une toute petite pièce au sommet de la ruche Nouvel – un pan d'immeuble sur cour tissé d'espaces et peuplé d'ordinateurs. Le maître discourt sur son métier : « On ne construit pas dans l'absolu, mais pour un lieu, pour un projet, pour témoigner. C'est ce que je veux faire à Pékin ; c'est ce que je voulais faire à Paris. » Ce pourrait être une pose d'artiste, on en sourirait ; c'est vrai et triste en même temps. Jean Nouvel parle sourdement du prix de son art comme d'une vérité qui se dérobe, que la médiocrité du moment affadit. « Les architectes ont perdu le pouvoir dans ce pays depuis trente ans. Nous n'avons plus la responsabilité de nos chantiers ni de nos projets. » Il exprime le déclin des visionnaires qui inventent des bâtiments dans leur tête et les voient ensuite minorés par les ingénieurs, les techniciens, les financiers, tous soumis aux urgences et aux oublis des politiques, ceux qu'il voudrait convaincre mais qui se défilent à présent.

Nouvel est un prince érodé par la vie. Splendide encore et minéral, la gueule dévorante, la calvitie virile, le corps plein dans son costume noir. La philharmonie, ce joyau qu'il voulait offrir à la capitale, est devenue son absurdité. La construction traîne en longueur, s'étale, les coûts enflent. La grande salle de concert parisienne fut estimé en 2001 à 110 millions d'euros. Douze ans plus tard, le coût réel a plus que triplé, et ce n'est pas fini. Le « puits sans fonds » décrit par le quotidien britannique *The Guardian* n'est pas achevé, et pourtant, Nouvel le clame, le bâtiment sera raté si on ne lui donne pas plus de moyens ! Mais ni l'État (qui finance 45 % du projet) ni la ville de Paris (45 % également) ni la région Île-de-France (10 %) ne veulent remettre au pot. Nouvel terrifie par son toujours-plus. On médit de lui, méchamment parfois, dans les allées du pouvoir : « Jean Nouvel, ce recordman du monde des dépassements d'honoraires, cet homme qui méprise l'argent public ! » Les plus aimables le prennent de haut : Nouvel le poète, irréel. Celui qui construit une œuvre mais qui en fait tant et trop, un perfectionniste, qui voudrait tout changer, tout le temps, qui se perd en esthétisme ! On tourne ses demandes en ridicule. Nouvel voudrait, par exemple, qu'on améliore la couverture du bâtiment, qui sera gris et qui reflétera le ciel, recouvert d'oiseaux métalliques – des sculptures encastrées dont le nombre a dû être revu à la baisse. Il refuse que les foyers ne soient que des murs de béton brut. Il prédit un futur de rouille et de honte au bâtiment si l'on ne remplace pas des structures prévues en acier galvanisé par de l'acier inoxydable.

La rouille ! On se gausse. « Vous savez ce que l'on dit de vous, lui demande-t-on. Vous savez qu'on ne vous prend plus au sérieux ? » Il le sait. Il répond : « La situation est simple. Le chantier avance sans mon accord. On donne des ordres aux entreprises sans me consulter. On m'a délibérément écarté. On veut boucler ce projet en force, au détriment de la qualité, pour respecter un calendrier irréaliste. Nous perdons de l'argent. La philharmonie a été mal évaluée au départ. On a sous-estimé son coût et sa dimension, on le paye aujourd'hui. Les politiques doivent le savoir et en tirer les conséquences. »

Modèle en 3D du projet de philharmonie. Selon Jean Nouvel, le bâtiment s'intégrera à merveille dans le Parc de la Villette. Et la salle évoquera « des nappes immatérielles de musique et de lumière ».

HOLLANDE SE DÉROBE

Il parle de sa défaite et en tire sa force. Ce qu'il dit – le comprend-on – est terrible. Un architecte – le plus illustre – chassé de son propre projet, est-ce possible ? La visite du chantier avec son équipe, quelques jours plus tôt, laissait une impression étrange : les collaborateurs de Nouvel semblaient découvrir ce qui se construisait, comme n'importe quel visiteur ; il leur fallait un moment pour superposer la réalité physique à leurs plans. Tiens, une poutre est posée ? Tiens, ce sol vibre ? « Il faudra en parler en réunion de chantier. » Ils ironisaient pour ne pas enrager. Au calme, Nouvel confirme : la philharmonie lui échappe, il l'a pourtant conçue dans les moindres détails – et chaque détail était pour lui essentiel. Il tenait son œuvre, on la lui prend. Que croit-on, enfin ? Qu'il joue ? Les politiques ont fait enquêter sur lui. Un « cost killer » a été dépêché sur le chantier malade. On cherchait de quoi lui imputer la catastrophe en cours. À chaque réunion, il proteste. Sait-on qui il est ?

Me recevant, ce soir-là, son premier mot est un rapport de forces. Victoria Newhouse, épouse de Si Newhouse, propriétaire de Condé Nast, l'éditeur de *Vanity Fair*, « s'intéresse à la musique et se passionne pour la philharmonie, elle [lui] en a parlé récemment ». Est-ce la raison de notre enquête, interroge-t-il ? C'est un vieux truc, chez les grands, de rappeler d'où ils parlent : d'en haut. Quelques jours auparavant, Jean Nouvel était à Los Angeles : il a construit les décors des *Noces de Figaro* montés au Walt Disney Concert Hall, une salle dessinée par l'architecte américano-canadien Frank Gehry, son rival et complice. En 2008, Nouvel a reçu le prix Pritzker, le Nobel des architectes ; en 2010, il a remporté le concours du siècle à Pékin, pour le musée national d'art et d'histoire, devant Gehry justement. Quand Hollande est allé en Chine, en avril 2013, il a pris Nouvel dans sa suite. Mieux encore, il a parlé de lui aux dirigeants chinois : trois ans après le concours, le projet du musée n'a toujours pas avancé. Quel paradoxe ! En Chine, le président soutient Nouvel, gloire française, mais en France même, technocrates et petits bonhommes le régentent et le briment. Et le même Hollande se dérobe à lui. Cela fait six ans que Nouvel s'est embarqué dans cette folie. Il se doutait que rien ne serait simple. Mais dans son parcours, confie-t-il, « construire une salle philharmonique à Paris, c'était irrésistible. »

> “ On veut boucler ce projet en force au détriment de la qualité. ”

Au nord de Paris, porte de Pantin, au bord du périphérique saturé, le cachalot de béton qui s'élève sera un jour magnifique – on en devine, selon les angles, la future majesté – mais il n'est pour l'instant qu'une coûteuse brutalité. Les meilleurs s'y engluent, les amitiés s'y brisent, l'argent s'y gaspille et les rêves s'y corrompent. La France y donne l'image d'un pays qui transforme ses désirs en déclin, où l'on décide à contretemps ou à regret, où l'on distingue les artistes pour mieux les brimer. Achevée, la philharmonie de Paris accueillera les plus grands orchestres du monde dans une salle à l'acoustique inouïe ; le son enveloppera les spectateurs, rebondissant sur des nuages suspendus au plafond et circulant derrière des balcons en lévitation. L'édifice abritera un musée de la musique et des salles de répétitions, il prolongera le parc de la Villette et les amoureux contempleront la ville depuis son toit. Ce ne sera pas en 2013, comme on l'a cru jadis, ni en 2014, comme on l'a dit longtemps, mais en 2015 si tout va bien, en janvier, voire en septembre. « Plus les bonnes décisions tardent, plus ce sera difficile », dit Nouvel. « Ces gens-là rêvent debout », persifle Anne Hidalgo, première adjointe de Bertrand Delanoë à l'époque, désormais maire de Paris. « Le plus tard possible : 2015, 2016, ça nous ira », ricane Bruno Julliard, désormais premier adjoint au maire, qui dit ne pas savoir comment le fonctionnement de la salle sera financé ni si tout ceci en valait la peine. En attendant, la philharmonie détruit ceux qui la construisent.

PLAINTE POUR VOL

En juin, un honorable menuisier qui travaille sur le chantier, Sylvain Goulard, a été convoqué au commissariat du IVe arrondissement de Paris. Il a découvert alors qu'il était soupçonné de vol après la plainte de l'architecte Brigitte Métra, chargée de la salle de concert elle-même, le saint des saints. Goulard a 58 ans. Il possédait une entreprise, la Sodifra, à Montlouis-sur-Loire (Indre-et-Loire), qui devait réaliser les boiseries de la salle. Il a travaillé avec de nombreux architectes, y compris Nouvel. Jusqu'ici, tout s'était toujours bien passé. Quand on l'a appelé, il s'est d'abord cabré : « Comment êtes-vous au courant ? » Lorsque l'entrevue a lieu (il fallait bien que ça sorte), il remâche l'injustice : « Je travaille depuis plus de trente ans ; je n'ai jamais fait parler de moi, je n'ai pas envie de commencer aujourd'hui. »

La philharmonie lui est passée dessus comme un ouragan. De patron, il est devenu employé de sa propre entreprise, acculé à la vendre à cause des retards du chantier. Goulard avait embauché des artisans (« en CDI, je fonctionne comme ça »), acheté une machine à découper, investi un million d'euros. Il a attendu pendant un an des instructions pour construire. « J'avais prévu une montée en charge fin 2011, je n'ai reçu des instructions pour produire qu'à la fin 2012. J'ai provisionné des pertes. » Quelques mois plus tard, au cours d'une réunion banale, il mentionne le plan en trois dimensions de la salle, avec lequel il travaille, enfin, et tout bascule. Brigitte Métra se met en colère. Ce plan en 3D, c'est un travail énorme, pour lequel elle n'a pas encore été payée, dit-elle. Cela fait des mois qu'elle se bat avec la maîtrise d'ouvrage – les représentants de la philharmonie sur le chantier –, c'en est trop ! Quand elle demande au menuisier comment il a obtenu le document, il répond par une boutade : « Par télépathie ». L'humour passe pour une esquive. Persuadée que ses précieux dessins n'ont pu être obtenus qu'en s'introduisant dans ses ordinateurs, Métra alerte la police. Goulard est interrogé. « Ce plan circule depuis des mois et c'est normal », bougonne-t-il. Jamais, sans doute, un architecte n'avait dénoncé une entreprise parce qu'elle utilisait les plans du chantier. Mais Brigitte Métra est à bout, financièrement et moralement, son atelier tangue à force de travailler dans le vide. Elle aussi est dévorée par le monstre de la porte de Pantin. Mais que valent ces blessures comparées à l'œuvre ? Autant que les morts des cathédrales, disons. Une belle religion mérite qu'on lui sacrifie. La musique, donc. La grande, la classique. Un art pour esthètes vieillissants, minoritaires, subventionné par un État souvent béotien, parfois généreux. « Rien n'a changé depuis Louis XIV et Lulli », résume Pierre Boulez.

Le musicien de 88 ans, fragile et rayonnant comme son âge, est le vrai père de la philharmonie. Il vit à Baden-Baden depuis les années 1950, dans une demeure de maître proche de la Forêt-Noire. On le visite comme un vieil oracle, pour revenir à l'essentiel. « Il y a plus d'audace et de modernité dans *Le Sacre du printemps* d'Igor Stravinsky que chez tous ces rappeurs et ces rockeurs enfermés dans leur rythme à quatre temps et leurs répétitions sans fin », lance-t-il quand on lui raconte qu'Anne Hidalgo envisage d'ouvrir la future philharmonie aux « musiques urbaines ». « Ça ne m'étonne pas, balaie-t-il. J'ai entendu tant de bêtises et de démagogie chez les politiques... » Boulez m'accueille sous un tableau de Miró. C'est un petit homme dont la santé s'évade. Ses os l'ont fait souffrir pendant des mois mais ça va mieux. Sa vue reste brouillée. Il possède des dizaines de paires de lunettes, mais attend toujours « celles qui [la] corrigeront ». « Les notes sont floues sur les partitions, déplore-t-il. Pour diriger, c'est un problème. » Il a espéré tenir la baguette pour le premier concert de la philharmonie. Il sait que cela ne se fera pas. Il avoue : « Je l'ai su chaque jour un peu plus. »

Si Nouvel est le géant des architectes, Boulez est le plus grand musicien français vivant. Il a composé des pièces cérébrales et légères, dirigé des orchestres en Europe et aux Amériques. Il s'est investi en France quand le pouvoir s'est intéressé à lui. « En 1969, j'ai reçu un appel de l'Élysée. J'ai cru à une blague. Georges Pompidou voulait me voir, il m'invitait à dîner. » Le président d'alors voulait son centre d'art moderne, et lui adjoindre un appendice musical. Du dîner à l'Élysée est né l'Institut de recherche et coordination acoustique /musique (Ircam), temple de la recherche musicale installé à Beaubourg, puis un orchestre, l'Ensemble intercontemporain, puis le reste. Boulez l'expatrié a pris le pouvoir dans la musique de France. Aujourd'hui encore, les adversaires de la philharmonie, s'ils redoutent qu'elle engloutisse des subventions vitales pour les petits orchestres, n'osent le critiquer qu'à voix basse. Ils craignent ses foudres.

Boulez a choisi son héritier il y a des années : Laurent Bayle est un homme grand et mince, au talent tout politique, fait de conviction et patience. Bayle dirige la Cité de la musique et probablement la future philharmonie. Formé à l'Institut d'études politiques de Lyon, il a porté les projets que son maître ne savait plus soutenir. « Bayle est le politique le plus fort que je connaisse, s'amuse David Kessler, conseiller culturel de François Hollande après avoir été celui de Bertrand Delanoë. Il aura réussi à faire construire une philharmonie par la ville de Paris et par l'État, quand personne n'en voulait vraiment – du moins, pas autant que lui. »

Le combat a duré trente ans. Boulez se remémore : « À Paris, on jouait de la musique dans des théâtres, le Châtelet ou les Champs-Élysées. On avait bâti la salle Pleyel, dans les années 1920, mais c'était un ratage acoustique. » Un demi-siècle plus tard, Boulez veut reproduire à Paris le Lincoln Center de New York : opéra, philharmonique et théâtre rassemblés en un seul lieu. Ce sera la Cité de la musique, arrachée à la bienveillance de François Mitterrand et conçue à la Villette par un grand architecte, Christian de Portzamparc, mais restée inaboutie – une petite salle de concert, le conservatoire, un restaurant et voilà tout. La grande salle philharmonique prévue a été transférée à la Bastille, où Mitterrand voulait un opéra populaire, un temple de l'art de gauche, celui qu'on prétend destiné à l'édification des peuples. « C'est la marque des pays méditerranéens de toujours faire passer l'art lyrique avant le symphonique », relève Laurent Bayle.

Boulez suit le concours de l'opéra Bastille. Il rencontre Nouvel dans le jury, le trouve simple et accessible – « Aujourd'hui, persifle-t-il, il se prend pour un personnage historique. » Succès populaire, la Bastille est un échec musical. L'opéra s'est construit trop vite. Il a fallu à toute force l'inaugurer le 13 juillet 1989, à la veille du bicentenaire de la Révolution. « Mitterrand était pressé. » Boulez prononce « Mitrand », ce qui marque la déception, et conclut : « Quand on se plie au temps des politiques, on rate l'essentiel. L'acoustique a été bâclée. L'opéra Bastille est une salle où l'on n'entend pas les chanteurs. » Ce prologue annonce la suite. Le temps politique conditionne la vie des artistes, il faut savoir en jouer. Nouvel le fait, comme Boulez ou Bayle. Les musiciens, qui sculptent le son et les vibrations, sont plus subtils que l'architecte, plus faibles mais plus patients dans le tissage des influences. Des années durant, Boulez et Bayle vont installer leur évidence. Pour que Paris s'inscrive sur la carte du classique, pour que ses orchestres montent en gamme, il faut une philharmonie. « Les musiciens sont de plus en plus virtuoses et les sons des orchestres toujours plus puissants, explique Laurent Bayle. Il y a des œuvres qu'ils n'arrivent plus à jouer dans des salles inadaptées. »

INFLUENCE ET MONDANITÉS

En l'an 2000, Lionel Jospin, alors premier ministre, assiste à un concert pour les 75 ans de Boulez. En 2002, Jospin et Chirac, rivaux à l'élection présidentielle, inscrivent tous deux la philharmonie à leur programme. Laurent Bayle a écrit une note de technocrate militant pour justifier et chiffrer le projet. Il évalue sa construction à 728 millions de francs, environ 110 millions d'euros. C'est un étiage optimiste, mais il ne faut pas effrayer. Laisser venir les politiques, qui promettent et oublient. La présidentielle passe, rien ne se fait. Ces années-là, la musique souffre à Paris. La vieille salle Pleyel, privatisée, fait naufrage. L'Orchestre de Paris est sans domicile fixe, hébergé au Théâtre Mogador. Tout se débloque, comme si l'État était pris de remords. En 2005, re-mondanités. Boulez a 89 ans et Laurent Bayle lui organise un hommage. Renaud Donnedieu de Vabres, ministre de la culture, est là. Libéral et colbertiste à la fois, il croit que la culture est un investissement d'avenir. Il promet à Boulez de revenir fêter son anniversaire. Le vieux chef rebondit : « Dites-moi que nous nous verrons dans une salle un peu plus grande ! » Le ministre promet. L'État bouge. Le gouvernement sauve Pleyel, reprise par la Cité de la musique, Bayle en prend les commandes. Dans le même élan, Dominique de Villepin, premier ministre, annonce que la philharmonie de la Villette se fera. Il invite la ville et la région à s'associer au projet. La musique n'était rien, elle reçoit tout.

Ce sont les derniers moments de l'exception française, avec son État munificent, avant la crise. On vient d'achever le musée du quai Branly, voulu par Jacques Chirac. Villepin, bonapartiste, veut enjamber les ponts d'Arcole : on veut, on fait ! À la mairie de Paris, Bertrand Delanoë se suppute encore un destin national. La philharmonie naît tard, quand on n'y croyait plus, d'un dossier enlisé soudain enlevé comme une charge de cavalerie. La voilà, cette salle, porteuse d'un rêve français ! Un projet symbolique dans un quartier populaire de l'Est parisien où se dessine l'avenir, la réconciliation entre l'État de droite et la ville socialiste ! Une association se crée ; Bayle en est le président. Elle aura carte blanche. Le gouvernement, les élus, l'administration, tout le monde s'en remet à l'héritier de Boulez. Bayle développe sa note de 2001. L'évaluation du budget n'est pas sérieusement réexaminée. Le concours d'architecture étalonne le coût de construction à 118 millions d'euros, le coût total à 173 millions. Le chiffre est ridiculement bas. On le saura quand on lèvera la tête, plus tard, pour observer les réalisations comparables, à Hambourg ou Los Angeles : elles sont revenues au double. Mais personne ne lève la tête. Dans l'enthousiasme, on écorche quelques cœurs d'artistes. Portzamparc, qui attend depuis dix ans de compléter sa Cité, est sollicité pour faire partie du jury – ce qui l'exclut de la compétition. Il passe outre et pose sa candidature. Il perdra. Il faut des vaincus pour qu'une histoire soit belle.

Francis Soler est un architecte frémissant. Ce pied-noir progressiste a vécu à Sarcelles (Val-d'Oise) et conçoit l'architecture comme un art pour le peuple. Jean Nouvel bâtit pour l'histoire ; Soler, lui, veut construire pour les hommes d'ici et maintenant. Les deux hommes ont été liés, autrefois, dans des groupes d'architectes révolutionnaires. Nouvel est passé du côté de la puissance et Soler le lui reproche : « En 2005, quand il a été question de démolir les usines Renault à Billancourt, Nouvel a écrit un texte superbe, pour demander qu'on ne touche pas à ce lieu de mémoire. Quelques années après, l'usine a été rasée : il a récupéré un marché pour construire sur ses ruines. » Les architectes se connaissent trop et se jalousent. Le confrère est toujours celui à qui l'on accorde ce que l'on t'a refusé. À cette aune, Soler a des raisons d'en vouloir à Nouvel. En 1990, il a cru accomplir son destin en remportant le concours pour la création d'un centre de conférence international au quai Branly, au cœur de Paris. Le projet a été annulé après quatre ans d'études, sous la pression des riverains. À la place est né le musée des arts premiers. C'est Nouvel qui l'a construit. Au concours de la philharmonie, le destin se répète.

En avril 2007, à quelques jours de la présidentielle, le jury se réunit, coprésidé par Delanoë et Donnedieu de Vabres. Il couronne un projet étonnant : une salle surélevée au cœur d'un bâtiment absorbant le parc, une colline surmontée d'un panneau lumineux éclairant le périphérique. C'est le projet de Jean Nouvel. En théorie, le vote se fait à l'aveugle sur des dossiers anonymes. En réalité, chacun sait : la patte des architectes se révèle dans leurs maquettes. Le concours se passe mal. Le jury comprend huit architectes, soit un tiers des membres. À une exception près, ils font bloc contre Nouvel. Par jalousie ? Possible. Nouvel a tant gagné, tant reçu... Mais il y a autre chose : son projet est complexe, avec ce toit en pente douce qui servira de promenade, cette longue rampe d'accès, ses balcons flottants. Tout cela est trop novateur pour être innocent. L'expérimentation se paye. Nouvel prétend achever l'ouvrage pour un coût de construction de 120 millions d'euros. C'est évidemment impossible. L'architecte le sait-il ? Jamais il ne se sentira coupable. Si Jean Nouvel a menti, il n'a fait que mentir à d'autres menteurs, ceux qui ont fixé les règles du concours et prétendent qu'on pourrait offrir une philharmonie à la Ville-Lumière pour un prix ridicule. En ce monde biaisé, il faut mentir ou perdre. L'architecte irako-britannique Zaha Hadid, elle, dit la vérité. Son projet dépasse les 300 millions. On ne l'envisage même pas.

Dans le jury, la discussion s'envenime. Les architectes veulent Soler. Son projet, plus simple – une boule dentelée, tel un objet extraterrestre, qui couronne une salle enterrée – risque moins de se perdre financièrement. Ils critiquent le projet Nouvel. Les politiques font la sourde oreille, s'abritent derrière leurs experts. « On nous disait que Nouvel serait dans les coûts, mais quiconque avait la moindre notion de construction savait que c'était aberrant », se souvient un juré. Un des rebelles propose d'ajourner le concours et d'organiser une finale entre Soler et Nouvel, pour que les auteurs aillent au-delà des esquisses et des ambiguïtés. Il entend Laurent Bayle murmurer : « On ne va pas faire ça à Boulez. » Vrai ou apocryphe ? On ne doit plus attendre. Nouvel l'emporte. « J'ai tout de suite su, un ami m'a appelé, assure Soler. On m'a dit que des jurés avaient vu le projet de Nouvel avant. » Des sites Internet spécialisés (Archicool.com, Le Courrier de l'architecte) évoquent l'affaire, mais ne sont lus que par les exégètes. Soler et Portzamparc gardent leur blessure. Les mésaventures à venir nourriront un regret malsain. « J'aurais réalisé ce projet sans dépassement », dit Soler. La philharmonie est un poison.

L'ENNEMI DE NOUVEL

Faisons simple. Nouvel est sans doute rusé. Il a aussi du génie. Il ne construit pas des bâtiments, il les pense politiquement. Il n'a pas seulement reçu l'appui de Delanoë et de Donnedieu de Vabres ; il a répondu, mieux que les autres, à la question des musiciens : offrir le meilleur son possible dans un espace compact. « Entre le chef d'orchestre et le plus éloigné des spectateurs, il n'y aura que 32 mètres, explique Laurent Bayle, enthousiaste. Personne au monde ne fait mieux. » Nouvel est allé chercher deux acousticiens pour le soutenir : un vétéran néozélandais, chercheur de sons, Harold Marshall, et un Japonais, classique et efficace, Yasuhisa Toyota. Brigitte Métra les a cornaqués, jouant des raideurs de l'un, des politesses de l'autre. Métra est passionnée par le son. Formée par Nouvel, elle a déjà conçu pour lui deux salles de musique, à Lucerne et à Copenhague. La philharmonie lui appartient aussi – pas le béton ni l'acier mais le cœur du projet. Elle se rappelle son premier rendez-vous avec Marshall, en 2007, à la cafétéria du musée du quai Branly. « Marshall avait fait une salle philharmonique dans sa vie, à Auckland ; il voulait la refaire à l'identique. Je lui ai dit qu'on réinventerait ! » Métra ne sait pas alors que l'aventure tournera mal ; qu'elle sera, six ans plus tard, bridée et mal payée, maltraitée par Nouvel dont elle est la sous-traitante, autant que lui-même se juge bafoué. Elle fourbira des armes, prendra un avocat et tentera de conjurer sa ruine dans la déroute générale.

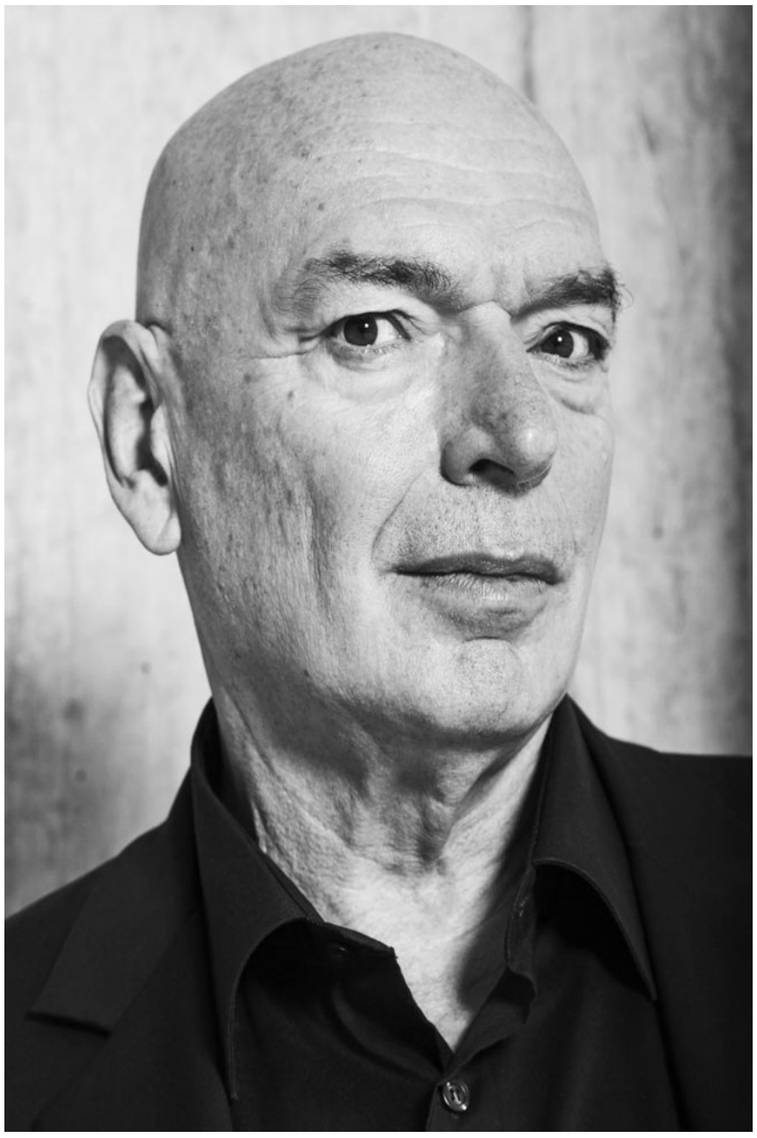
Les architectes auront été joués. Enchaînés à leurs mensonges initiaux, humiliés jusqu'à la défaite par un homme qu'ils ne respectaient pas : un ingénieur sans flamboyance, le héros froid de cette histoire. Il s'appelle Patrice Januel. Januel est le directeur général de la philharmonie de Paris et son maître d'ouvrage, chargé de sa construction. Pour Nouvel, il est le diable. Pour Métra, l'antéchrist. Disons l'adversaire. Januel, lui, se voit comme un homme de mission : mener ce projet à bien, en respectant son calendrier et son budget. Il y a du Clemenceau dans son absence d'état d'âme – « Mon seul programme ? Je fais la guerre. » Il construit. Januel est un incontournable des constructions culturelles, ces missions impossibles où il faut concilier l'imperium de l'État, l'orgueil des architectes, la lourdeur des entreprises et les aléas de la météo. Ce quinquagénaire petit et sec ne paie pas de mine mais il est indestructible. Ses yeux pétillent. « Vous remercie-t-on, à la fin des chantiers ? » Il sourit. Non, - évidemment. Mais on le rappelle, c'est un hommage. Januel a encadré la rénovation du centre Pompidou. Il a mené la construction du musée du quai Branly, dont Nouvel était l'architecte. En 2007, quand s'engage l'aventure de la philharmonie, Nouvel et Januel viennent donc de vivre quelques années ensemble. Aimablement ? Les versions diffèrent. Januel admire l'intelligence de Nouvel : « Il était le seul à pouvoir créer cela : un bâtiment fort, qui serait accepté par les riverains. » Nouvel évoque un chantage à la signature quand le contrat a été conclu, une affaire de pourcentage sur les travaux. « On m'a imposé un prix en m'expliquant que si je refusais, Renzo Piano était prêt à prendre ma place. » La suite a été une guerre de tranchées. À la philharmonie, Januel est le maître d'ouvrage, Nouvel le maître d'œuvre : la guerre reprend.

Jacques Lacan, ce psychanalyste qui faisait parler les mots malgré eux, aurait adoré : ce nom, Januel, sonne comme une réduction de Jean Nouvel. Jean Nouvel, Januel, prononcer très vite. De fait, l'ingénieur « réduit » l'architecte, enferré dans la sous-estimation du départ. 118 millions ? Plus les études avancent, plus l'irréalité apparaît. Nouvel voudrait effacer cet engagement ; Januel ne cède rien. La négociation est cruciale : le montant du marché détermine la rémunération de l'architecte. Un projet ne se résume pas à une idée jetée sur le papier. Ce sont des années d'investissements, de recherches informatiques, d'immobilisation de collaborateurs. Nouvel est entré dans un mensonge pour emporter la mise. Il doit en sortir pour accomplir son œuvre.

Comme de coutume, l'architecte envoie son général pour mener ses guerres. Michel Pélissié est son ami et son partenaire : homme d'affaires et ancien militant communiste, c'est dire sa souplesse et sa dureté. Pélissié, comme Nouvel, est doué pour le bonheur. Il a la soixantaine affûtée, fait du vélo, vit dans un château du Bordelais. Quand ils se sont associés, dans les années 1990,

Nouvel était en faillite. Ensemble, ils ont prospéré. Derrière chaque génie, il faudrait un arrangeur. Mais Pélissié ne fait pas de miracles. Le scénario de Branly se reproduit. « Nous avons été rémunérés à hauteur de 12,5 % sur 118 millions ; c'est bas, plaide Nouvel aujourd'hui. Pour un tel chantier, on devrait être à 16 % ou 17 %. » Quelque chose se fissure. Nouvel reproche à Pélissié d'avoir mal négocié. Pourtant, le général se bat encore. À force de tractations et d'avenants, l'enveloppe remonte à 149 millions. C'est encore insuffisant.

Le 8 octobre 2008, Pélissié écrit à Januel. « D'un commun accord, nous avons convenu de présenter aux représentants des tutelles une estimation de 149 millions d'euros. Après une analyse plus approfondie, nous avons retenu trois scénarios pour la poursuite des études (...). Le scénario à nos yeux le plus pertinent, face aux contraintes qui sont les nôtres, permet d'atteindre un objectif de 180 millions d'euros. » En clair, les architectes veulent renverser la table. Les budgets, les contrats, les expertises et les tampons, rien ne vaut plus ; il faudra payer plus, bien plus que prévu, pour mériter la philharmonie. Januel refuse. À sa demande, le courrier est retiré. Il est censé ne pas avoir existé. Plus tard, quand la haine aura monté, Nouvel accusera Januel d'avoir caché aux commanditaires – l'État et la ville de Paris – ce qui était connu depuis le premier jour. Ce n'est pas tout à fait faux, mais si les tutelles avaient su que l'architecte voyait double dès l'entame du projet, auraient-elles laissé vivre la philharmonie ?



En 2008, Nouvel a reçu le prix Pritzker, l'équivalent du Nobel pour les architectes ; en 2010 il a remporté le concours du siècle à Pékin, pour le musée national d'art et d'histoire devant son rival Franck Gehry. À Paris, il a dessiné le musée du quai Branly. Photo Sofia Sanchez et Mauro Mongiello pour Vanity Fair.

L'HONNEUR DE LA FRANCE

Entre-temps, le monde a changé. Nicolas Sarkozy est élu. C'est le quinquennat de la crise. Le premier ministre, François Fillon, n'aime pas la dépense inutile. La philharmonie inquiète et intrigue. D'autres gens sérieux sont entrés dans la danse : ceux des entreprises. Ce sont des hommes de l'art mais non des artistes.

Un appel d'offres est lancé pour les travaux. Nous sommes en 2009. Deux groupes se proposent : Vinci pour 360?millions d'euros ; Bouygues pour 306. Avec un tel écart, Vinci ne peut que s'effacer devant Bouygues. La bataille n'a pas eu lieu. Mais le prix, lui, est un choc. Januel doit négocier avec Bouygues, faire baisser le prix, arriver à une offre décente, donc revoir le projet aussi. Tester Nouvel. Faut-il vraiment que l'on marche sur le toit ? Il le faut. Raboter alors ? En rabattre sur la qualité. Faire des impasses. Omettre des points essentiels, comme l'habillage des foyers. On verra bien ensuite.
Pendant une année, le projet est suspendu. Matignon est contre. Les crédits sont bloqués. Chez Delanoë, on hésite ; dans l'entourage du maire, on sent l'occasion de sortir d'un piège financier. Mais personne n'ose tuer la philharmonie. Bayle et Januel jouent le fait accompli. Les travaux préparatoires sont engagés, un trou se creuse porte de Pantin. « Laurent Bayle a su m'expliquer son idée », indique Frédéric Mitterrand, ministre de la culture de Sarkozy. Les grands orchestres internationaux ne font pas suffisamment étape à Paris. Il leur faut une salle. De quoi aurait l'air la France si elle y renonçait ?

Un rapport de l'inspection des finances ausculte le projet, s'alarme de ses manques, se demande si la bourgeoisie mélomane des quartiers ouest daignera se rendre vers Pantin, mais ne conclut pas à l'assassinat. En janvier 2010, poussé par son conseiller culturel, Éric Garandeau, favorable à la philharmonie, Nicolas Sarkozy a présenté ses vœux au monde culturel dans l'enceinte de la Cité de la musique. Est-ce un signe ? Le 18 octobre, Delanoë écrit à Sarkozy : « Il me paraît indispensable que l'État clarifie rapidement sa position en faveur de cet ambitieux projet. » Le 20 novembre, Sarkozy répond : « L'État est bien entendu très attaché à la poursuite de la construction de la philharmonie de Paris. J'ai donc donné l'instruction aux administrations de l'État de procéder sans délai aux formalités nécessaires à la poursuite de cet ambitieux projet. » Le féodal a demandé, le souverain a acté. Il était temps. La philharmonie a bénéficié d'une fenêtre d'optimisme entre la crise des subprimes (2008) et celle des dettes souveraines (2011). Quelques mois plus tard, le projet aurait été condamné.
Ainsi démarre le chantier. On tope avec Bouygues – qui mène un groupement d'entreprises – pour un coût du bâtiment de 219 millions d'euros. Le groupement s'engage à entretenir l'édifice durant quinze ans : « Notre garantie que le travail sera bien fait », glisse Januel. Il n'est plus temps de finasser. Personne ne relève l'énormité de la chose, dans le soulagement général : entre le concours de 2007 et le contrat Bouygues, le chiffrage de l'opération aura presque doublé sur le papier. Dans la réalité, le coût global du chantier dépassera 300 millions. Nouvel l'avait dit à Januel, les tutelles ne l'ont su que trop tard et ont néanmoins acté sans débat.
En mai 2013, on interroge Pierre Hanotaux, inspecteur des finances, directeur du cabinet de Frédéric Mitterrand en 2010, et l'un des sauveurs, à l'époque, de la philharmonie. « Comment l'État a-t-il pu sous-estimer un projet à ce point ? » Il répond : « C'est un jeu de poker menteur. On impose un prix bas, sachant qu'il y aura, de toute façon, des dépassements. En biaisant au départ, on apaise les services de Bercy, on n'agite pas le chiffon rouge sous leur nez. Et on force les architectes et les entreprises à serrer les budgets. »
Porte de Pantin, en 2011, les grues se dressent. La philharmonie pourrait s'épanouir, enfin autorisée à vivre. Mais les mensonges poursuivent leurs auteurs. Les équipes Nouvel s'installent dans la méfiance, persuadées d'avoir été flouées. Ce qu'on leur a refusé, on l'a donné à Bouygues, qui a bien négocié sa ristourne, et pourra se rattraper par des primes de célérité, ces bonus qu'on reverse à l'achèvement de travaux intermédiaires, et des réclamations ultérieures : c'est une coutume, dans le bâtiment, d'achever de se faire payer dans des contentieux d'après-chantier. Scotché à son contrat d'origine, Nouvel se sent humilié. Face à lui, Patrice Januel a renforcé son équipe. La maîtrise d'ouvrage prend le pouvoir sur le chantier. Januel veut rendre l'aventure irréversible, avant un autre coup du sort. On jouera de la musique en 2013 ! Il faut tenir les délais, peut-être presser le pas pour que Boulez soit au rendez-vous de sa philharmonie. Il ne faut plus finasser.
Dans la bonne marche d'un chantier, les entreprises construisent après visa de leurs plans par les architectes. Mais le tempo est tel que la maîtrise d'œuvre ne suit pas. Trop de plans, pas assez d'études. Des demandes restent en souffrance. Des entreprises se plaignent. Alors Januel les invite à se passer du visa des équipes Nouvel – il en a le droit. La maîtrise d'œuvre dispose de quatorze jours pour valider ou refuser les plans soumis par les entreprises. Au-delà, elle perd son droit de veto. Tant pis pour les architectes trop lents. Ils font des notes, protestent, en vain. Les ordres de fabrication partent sans eux. Les voici étrangers dans leur propre chantier.

LETTRE DE GUERRE

La maison Nouvel, magnifique et conquérante, découvre le désarroi. Jean Nouvel trouve Michel Pélissié trop arrangeant avec Patrice Januel. Il le soupçonne de trahison. Pélissié est déçu par Nouvel, qu'il trouve dispersé, pas assez présent sur le chantier, peu impliqué. Ces deux-là ont tant fait ensemble, tant combattu, tant souffert mais tant gagné ! Ils étaient côte à côte quand l'État a privé Nouvel de la construction du Grand Stade de Saint-Denis et Jean le belliqueux était allé au procès. Ils ont été ensemble pour bâtir au Qatar, conquérir la Chine. « On travaillait avec nous parce que nous étions vivants, on se marrait », dit Pélissié. C'est terminé. Sur le chantier, chacun a son homme, son représentant. Nouvel a promu Mathieu Forest, un architecte trentenaire à la dureté teintée d'ironie, qui résiste à Januel. Pélissié a dépêché un architecte chevronné, Didier Brault, qui passe des compromis. Le poison s'instille.

Pendant ce temps, dans le monde des décideurs, on laisse faire. On se réveille au rythme des menaces médiatiques. À l'automne 2012, un rapport sénatorial dénonce la dérive du chantier, déjà mise au jour par la Cour des comptes. La présidentielle passée, les socialistes gouvernent et s'infligent la dure loi de la rigueur. Quand Bayle et Nouvel demandent une rallonge pour couvrir des dépassements inévitables (l'inflation, le prix de l'acier, les aléas du chantier), la nouvelle ministre de la culture, Aurélie Filipetti, envisage l'arrêt des travaux. C'est impossible. Alors elle se fâche, tance, prévient qu'il faudra trouver des mécènes, plus tard, pour faire tourner la salle. La philharmonie n'est plus aimée.
Pour Nouvel, c'est le moment de l'offensive. En novembre 2012, il écrit à Januel une lettre de douze pages, d'une violence froide et calculée, en recommandé avec accusé de réception. Les accusations sont graves. L'architecte dénonce « le budget tronqué et le calendrier irréaliste imposé aux entreprises » – et en attribue la responsabilité à Januel. Il parle d'un « bâtiment bâclé », d'une salle « à l'esthétique, à l'acoustique et à la sécurité incertaines ». Il menace : « Tenter de forcer les entreprises à rentrer dans ce calendrier irréaliste comporte des risques très importants, y compris pour la sécurité des ouvrages. » La phrase est soulignée. Il insiste : « Nous avons tous en tête des catastrophes comme celles du terminal 2E de Roissy » (en 2004, la voûte de l'un des halls de l'aéroport s'était effondrée, tuant quatre personnes). C'est une lettre de guerre ou le premier jalon d'un procès à venir. Nouvel se dit spolié de 20 millions d'euros. Il critique le contrat signé avec Bouygues et les avantages accordés au bétonneur, évoque une « grue supplémentaire » qui n'aurait été qu'un habillage pour rémunérer l'entreprise. Il énumère tout ce qui va dégrader son projet, les travaux engagés sans son accord. Il exige un autre échéancier.
Pélissié, qui a toujours tout négocié, est atterré. Il quitte les Ateliers Jean Nouvel en décembre 2012. Son homme de confiance, Didier Brault, n'est plus sur le chantier pour arrondir les angles. Nouvel part en campagne chez les politiques, son dossier à la main. Ils l'écoutent mais ne l'entendent pas. Januel, le solide technicien, inspire confiance. Nouvel, le poète arrogant, déconcerte. Il parvient à inquiéter Aurélie Filipetti, lui affirmant que les fauteuils choisis pour la salle de concert abîmeront le son. Filipetti pense convoquer les entreprises à son ministère. Elle ne le fait pas. Au printemps 2013, avec la ville de Paris, la ministre demande un audit du chantier. On choisit un cabinet, un « cost-killer », me confie-t-on. Mission explicite : trouver de quoi raboter et mener à terme ce projet. Enjeu politique : dédouaner les élus et les gouvernants, quand viendra le temps des comptes, quand on leur demandera comment ils ont pu couvrir une telle gabegie. Échappatoire possible : dénicher de quoi incriminer un seul homme. Nouvel, artiste dépensier, semble tout désigné. Les enquêteurs du cabinet d'audit, Algoé, le questionnent – mais ils ne rencontrent aucun des entrepreneurs engagés sur le chantier. Un coup pour rien. Leur rapport est creux, me dit-on, et enterré.
Il n'y a pas de scandale mais des ennuis. Il manque un jour 800 trous dans des blocs de béton, livrés trop vite. Les poutres métalliques qui soutiendront le plafond de la salle et porteront les fameux nuages acoustiques, n'en supporteront pas le poids. Elles ont été fabriquées sur instruction de Patrice Januel. La faute aux études non finalisées ? À des modifications du poids des nuages ou de leur armature ? Januel colmate. Jean Nouvel acte. Chaque écueil lui donne raison. Était-il urgent d'attendre ? Pourtant, chaque jour, le bâtiment se construit. La philharmonie est une œuvre impossible, mais elle avance et résiste à tout.

On admettra la théâtralité de tout ceci. À la fin du mois de juin, Jean Nouvel annule un rendez-vous avec Bertrand Delanoë et Aurélie Filipetti sur le chantier. C'était pourtant l'occasion de parler à ses commanditaires, qui allaient enfin s'incliner devant la philharmonie sortant de terre. Mais Nouvel a un concours à disputer à Miami et la vraie vie n'attend pas. Quand ils se voient, Laurent Bayle et Jean Nouvel s'embrassent. Chacun a envie d'en finir le moins mal possible. On négocie en coulisses. Les deux hommes ont passé un pacte pour une ouverture début 2015. Bayle a déprogrammé les artistes qu'il avait contactés pour l'automne 2014. Un voyage à Berlin, un dîner avec le chef d'orchestre Daniel Barenboim, lui dire qu'on se verra plus tard... L'aventure hésite entre un mauvais Wagner et Embrassons-nous, Folleville ! On cherche l'apaisement. Avec sa plainte, Brigitte Métra (décorée de la Légion d'honneur par Aurélie Filipetti) a inquiété tout le monde. Il faut la reconnaître. Que faire d'autre, sinon vivre avec quelques mensonges, ou bien tout perdre ?

« INUTILE DE COMMENCER TROP TÔT »

Laissons ceci avant le finale : il ne faut pas entendre que le malheur mais aussi les âmes claires. « Le trait de crayon de Jean Nouvel nous a poussés à développer de nouvelles compétences comme l'utilisation de la maquette numérique », me dit un jour d'été Jean-François Scheidt, représentant de Bouygues sur le chantier, heureux des prouesses techniques réalisées durant la construction. Il me montre un objet, petit comme un jouet d'enfant : la matérialisation du plan en trois dimensions du bâtiment. Jamais Scheidt n'avait travaillé une matière aussi complexe ni avec un tel maître. Diplômé de la modeste école des travaux publics d'Égletons, en Corrèze, il a bénéficié de la confiance d'une entreprise qui donne sa chance aux vaillants. Sur la philharmonie, les tensions et les mésententes des partenaires ne lui ont pas échappé. Il ne s'en est guère mêlé. « Je suis là pour trouver des solutions, dit-il. Mettre de l'huile dans les rouages. » Jean-François Scheidt est rond et paisible, il aime le Requiem de Fauré. Le jour où nous nous sommes parlé, il m'a demandé s'il avait pu nous aider. La réponse était « oui ». Il m'a rappelé qu'il vaut mieux être Bouygues que Nouvel, ou que Métra, ou qu'un petit ébéniste de Montlouis-sur-Loire – bref, qu'il vaut mieux en ce bas monde être puissant et rationnel qu'artiste ou artisan.

Le chantier de la philharmonie a deux entrées. Porte de la Villette, dans de grands Algeco, siègent Bouygues et les entreprises ; on y sert du café avec biscuits, une jeune chargée de communication distribue une plaquette bien faite sur la philharmonie, où l'on voit des ouvriers aux couleurs du groupe de BTP (orange et blanc) jouer de la musique. Des clients de l'entreprise visitent le chantier. De l'autre côté, porte de Pantin, d'autres Algeco où cohabitent maîtrise d'œuvre et maîtrise d'ouvrage, les équipes de Januel et le peuple de Nouvel. C'est le lieu des tensions. À l'étage trône une maquette de la future salle, si grande qu'un homme peut y entrer. Quand Brigitte Métra y pénètre, elle oublie les avanies et imagine les notes qui demain empliront l'espace.

Juste avant l'été, lors d'un séjour à Paris, Pierre Boulez a visité le chantier. Il n'a pas perçu grand-chose. « J'ai plutôt zigzagué au milieu des travaux », confie-t-il. Mais il a touché ce qui se crée. Déjà, il pense à l'ouverture de la philharmonie. En dépit de son âge, il n'est pas pressé. « Il faudra bien roder la salle, recommande-t-il à Bayle. La faire tester par des orchestres pour régler l'acoustique. Inutile de commencer trop tôt. » Il imagine une entrée grandiose. « Au printemps 2015, à la fin de la saison, on ferait venir les plus grands orchestres du monde – en y mettant le prix – pour des concerts exceptionnels, mais à des prix réduits, pour installer la salle. La vraie saison débuterait en septembre, avec l'orchestre de Paris. » Il se voit bien inventer le premier programme, en discuter avec Laurent Bayle et son ami Daniel Barenboim. Un jour, Pierre Boulez aura un siècle, il sera un vieillard ténu et aérien comme une note de musique. Quand le premier coup d'archet écorchera bellement la première corde, on oubliera tout.

A bonnez-vous à Vanity Fair
Ou téléchargez le numéro sur l'App Store ou sur Google Play

CLAUDE ASKOLOVITCH

Claude Askolovitch est passé par *Le Nouvel Observateur*, *Marianne*, Europe 1, RTL, I-télé et il contribue régulièrement pour *Vanity Fair*. Auteur de livres sur Lionel Jospin et le Front national, il a publié chez Grasset un ouvrage sur l'islamophobie, *Nos mal-aimés, ces musulmans dont la France ne veut pas*.

AILLEURS SUR LE WEB

Live-Demo: Mit Hilfe der DMP digitale Marketingaktivitäten optimieren

(Mapp)

The London Estates Even The Queen Couldn't Afford

(Mansion Global)

Whitepaper: Was tun, wenn’s brennt in der Firma? Mit diesem…

(COMPAREX)

Les 10 plats typiques de la gastronomie française

(Petit Futé)

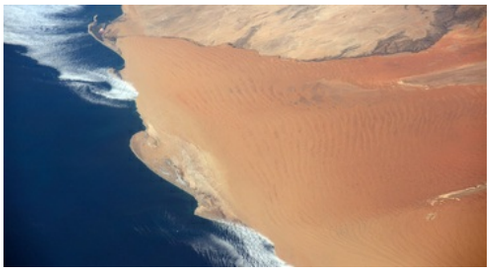
LES VIDÉOS *DU JOUR*

À VOIR AUSSI

Palmarès
Les 30 Éclaireurs : l'avant-garde française de moins de 30 ans

Alea jacta est
Les élections législatives expliquées par les mythes antiques

Jet set
Les plus belles soirées de Jack Lang, l'ami des stars



Vue du ciel
196 jours à admirer la Terre dans l'œil de Thomas Pesquet

Pouët-pouët
Quand le Parti socialiste était encore une fête

La fureur de jouer
Marion Bartoli : comment le tennis a failli avoir sa peau

Crise de foi
Ophélie Winter « teste » le jeûne du Ramadan, l'expérience tourne au drame

ARTICLES LES + LUS

Du rire aux larmes
À quoi la comédie française a-t-elle mal ?

Exception culturelle
De l'audace, encore de l'audace... Voilà ce qu'il manque aux séries françaises

Just married
Laetitia Casta et Louis Garrel se sont dit « oui » en Corse

« Je ne suis pas folle, vous savez »
Katy Perry est-elle en pleine crise de démence ?

VF RECOMMANDE

Pouvoir de déception
Cette salle de cinéma a distribué des produits ménagers aux...

Der des Ders

De l'angoisse des journalistes politiques qui sont (eux aussi)...

Trop c'est trop

En plein direct, Jean-Jacques Bourdin craque et menace de quitter RMC

« J'accuse »

Après son départ de « TPMP », Enora Malagré règle ses comptes

Tomber le haut

Lily-Rose Depp affole les internautes avec une photo d'elle olé-olé

Bad buzz

Kim Kardashian pose pour une publicité, les internautes crient au...

Juste pour rire

Sans les effets spéciaux, « Game of Thrones » devient la série...

ABONNEZ-VOUS

VANITY FAIR sur iPad

Visionnez la vidéo

Téléchargez l'application

Rejoignez notre communauté de lecteurs et lectrices

DEVENEZ PANELISTE

Abonnez-vous à la newsletter
Recevez le meilleur de Vanity Fair

Votre email

OK

En poursuivant votre navigation sur ce site vous acceptez l'utilisation de cookies pour vous proposer des contenus et services adaptés à vos centres d'intérêts. En savoir plus pour gérer les paramètres de ce site.